

Chapitre I

Comment un vent divin trouve son nid

Un silence absolu comme Adham n'en a jamais connu. Il reste tranquille un long moment avant d'ouvrir un œil. Ciel bas, lune jaune. Sa main se saisit d'un galet. Il comprend pourquoi il est tout courbaturé, a une nuque douloureuse et pressent une migraine : il est allongé sur un champ de pierre. Où se trouve-t-il donc ? Il lui faut d'abord rassembler ses esprits, et cela ne va pas sans peine. Où a-t-il passé la soirée ? Que va penser sa mère ? Soudain, en un éclair, le dernier instant de sa vie lui revient, l'envahit terriblement. Son premier geste est de se tâter le corps. C'est alors qu'une clameur jaillit de sa poitrine où se mêlent joie et triomphe : on ne l'a pas berné car il

est bien au paradis. Son corps terrestre est là-bas déchiqueté par l'explosion qu'il a déclenchée au beau milieu de la Place de la Marche. Il perçoit encore quelques visages qu'il a condamnés au néant. Il y avait là un agent de la circulation, une femme portant un nourrisson, il y avait un écolier et un grabataire qui mendiait son pain, le marchand des quatre saisons passait et puis, oui, il y avait un garçon qui soudain l'a fixé de ses deux grands yeux interrogateurs. Beaucoup d'autres dont sa mémoire échoue à reformer les traits. Peut-être parce que son cœur battait si fort qu'il ne sentait plus que lui et que les oreilles lui bourdonnaient. Tout autour de lui avait sombré dans l'invisible. Ah ! il devait s'écrier au moment de tirer sur la cordelette : « Allah est le plus grand ! » L'avait-il fait ? Il n'en n'est pas sûr. Combien a-t-il entraîné à sa suite ? Il ne saurait le dire. Mais ne fallait-il pas plutôt admettre que c'était lui qui les avait suivis puisque c'était leur mort qu'il avait voulue ? La terreur, c'était donc cela ? Ah que non ! Il se souvient maintenant des explications de Cheikh Hâmid : « Tu rempliras les blessés et les survivants de la terreur du Juge suprême qui t'a choisi comme le plus valeureux de ses kamikazes ». Ce Cheikh Hâmid, quel gaillard ! Il avait laissé un œil

dans une rixe avec Hussam le communiste attardé, mais quelle vie et quelle malice dans celui qui lui reste, comme s'il pouvait se déplacer jusque dans son dos ! « Je me fabrique un sixième sens avec mon lampion », aime-t-il à répéter. « Il voit encore plus loin, se dit Adham, puisqu'il a prévu que j'allais atteindre le bon port avant ma vingtième année. Et dire que cet imbécile de frère que j'ai, Rafic, trimera toute sa misérable existence dans une laiterie ». Il remarque l'ample robe noire qui enveloppe son corps. Il se dresse avec une petite sensation pénible, mais bien menue, à peine perceptible, non pas pénible, évidemment (comme on peut mal s'exprimer parfois !) Excusable quand tout est nouveau. Mais enfin, le seul bruit qui lui caresse les tympans vient de lui, du déplacement des cailloux sous ses pieds nus. Au plus loin que s'étend son regard, le même morne spectacle s'offre à lui. Il a beau se frotter les yeux, les palmiers au tronc en émeraude lui demeurent invisibles. Pas un phénix à la ronde. Pas le moindre frémissement de l'air. Encore heureux qu'il n'ait été transformé en oiseau vert...

Où se tient le comité d'accueil avec à sa tête l'ange Ridwâne ? Il n'ose pas souhaiter, et encore moins réclamer, la présence des dignitaires dont

les hauts faits ont enchanté son enfance. N'en a-t-il pas rêvé pourtant, presque autant que des délices promis ? Il lui ouvrait grand les bras, l'attirait à lui et donnait à ses joues le baiser du contentement, barbe contre barbe. Et maintenant, personne. À qui s'adresser pour réclamer son dû ? Une appréhension sournoise s'empare de lui. Il se touche pour s'assurer que son zeb ne s'est pas rendu coupable de désertion.

Où se cache donc ce jardin ? Il ne devrait pas le pouvoir puisqu'il est large comme les cieux et la terre. Une idée affreuse lui vient : « Suis-je dans les régions souterraines, attendant d'être admis en grande pompe ? » Il réalise à ce moment qu'il ne sent aucun parfum. Rien que de fades cailloux grisâtres autour de lui en guise de paysage infini. Il est attesté pourtant que la bonne odeur du paradis est sentie à une distance de cent ans. Serait-il encore plus loin ? Certes il n'avait jamais vraiment compris cette distance physique mesurée en années. « Même si je dois poireauter (ce qui ne m'a jamais été expliqué de cette façon), comment se fait-il que je ne flaire rien ? » Il se tâta la chevelure. Horreur ! Elle était hirsute. Il lui fallait à tout prix repérer l'emplacement de l'arbre qui se dresse à l'entrée du Paradis. Boire à la source qui jaillit de

sa base lui ferait une soyeuse tignasse qui plairait aux beautés surnaturelles que le destin lui a décernées. Il n'aura plus à acheter la complaisance des femmes moyennant une pièce d'argent.

On allait bientôt le revêtir d'une tunique verte de satin et de brocard. Des anges se chargeraient de le conduire par la grande porte vers le palais que les siècles ont bâti à son intention. Cheikh Hâmid lui avait raconté ce qui arrivera au tout dernier qui sera reçu sur les collines parsemées d'arbres porteurs d'encens. Telle sera la splendeur de la maison préparée pour lui qu'il la prendra pour le Rassembleur, seigneur des mondes. Et l'un des serviteurs qui lui seront attribués passera à ses yeux pour un ange. Innombrables pièces (ne serait-ce pas plutôt des tentes ?) en chacune desquelles les houris aux provocantes virginités résideront, alanguies et gorgées de désir, odalisques qui lui feront mille sourires et cajoleries. Et Cheikh Hâmid de préciser : « Si le dernier à être reçu connaîtra pareilles délices, qu'en sera-t-il de toi qui auras bien mérité de ton Dieu dont la grâce est infinie ? Honneurs te seront accordés et tu pourras même avoir le privilège d'admirer les hautes demeures où résident les prophètes immaculés ». Adham ne se tint pas alors de joie à ces

promesses. Il dit au maître : « Le bien est entre tes mains, ô Cheikh bien-aimé ». Le vieux dit : « Tu as l'agrément d'Allah ». Adham lui baisa la main, les larmes aux yeux. Un rayon de béatitude le transit — teinté d'appréhension. Peut-être est-il dans le Royaume des ombres à gaspiller ses dons et à devoir patienter des siècles durant jusqu'au jour de la Résurrection.

Accablé soudain par ses propres pensées, il s'assoit à même le sol en disposant la rocaille de façon à en aplanir la rugosité.

Comme il promène son regard sans découvrir trace du fleuve de l'abondance, il se prend alors à souhaiter se désaltérer lors même qu'il n'a pas soif et à goûter, sans même que la faim ne s'annonce, aux mets de l'opulent banquet d'immortalité que Cheikh Hâmid a su lui décrire en détail sans y avoir encore été convié. Et c'est du paon mariné dans le miel et c'est de la gazelle au thym. Puiser enfin dans le fleuve de vin. Où est-il donc ? Depuis le temps... « Tout ce que l'on peut désirer sera bientôt à portée de main », se dit Adham dans l'esprit de qui sont semées des graines de méfiance porteuses de doutes inopportuns.

« Ce doit être une épreuve. Ne dit-on pas qu'Allah est rusé ? Il teste ma foi après que j'ai

remporté la palme du martyr, ou je suis en plein mirage, ou j'ai glissé par inadvertance dans la méditation d'un ascète qui prolonge ses inutiles dévotions dans le Jardin. Pour n'avoir pas à surprendre les plaisirs de la chair, il amoncelle les moellons pour me tenir enfermé dans ce stupide enclos ». D'un large mouvement du bras, Adham abat une muraille imaginaire et spontanément lui vient la parole : « Hé, mon ami ! Vénérable Cheikh, fini de jeûner ! Regarde autour de toi ce que le Clairvoyant et Pardonneur t'offre pour te gratifier. Ce pour quoi tu t'es privé est devenu licite et engageant. Dis-moi sans détour, es-tu tombé sur la tête au moment de passer de vie à trépas ? Je devrais le savoir mieux que lui puisque je suis dans sa tête bien qu'il ne m'entende pas. Cette lune malade me rendra fou. Il n'y a pas de Cheikh, c'est certain, mais ce qu'il y a, c'est l'ascèse où je me trompe fort, de l'ascèse sans ascète. Et moi dans tout cela ? ».

Il se relève brusquement et se met à courir dans tous les sens en se frappant le visage. Lui est revenue à l'esprit l'histoire de Râbi'a, cette dame éperdue d'amour que l'on voyait tenir une torche dans une main et un sceau d'eau dans l'autre en faisant mine de vouloir incendier le paradis des

bénéfiques rétributions et éteindre le feu de l'enfer afin que nul n'adore Allah par désir de l'un et crainte de l'autre. Cherchant, de cette façon comme de mille autres, à remédier à l'éducation négligée de son fils qui préférait courir les rues plutôt que d'apprendre un honnête métier, son père lui avait rapporté l'anecdote en le priant d'y réfléchir. Cheikh Hâmid s'en était gaussé : « Un vœu blasphématoire qu'elle a ainsi formulé. Allah veut être adoré par le plaisir et par le feu ». Et si elle avait réussi son coup ? À la faveur de la nuit, la démonsse se serait glissée comme un serpent dans le séjour des bienheureux pour y dégorger sa lave. Tout fut consumé, les fleuves s'évaporèrent, les dignitaires du Paradis grimpèrent en toute hâte jusqu'au septième ciel pour fuir les flammèches qui leur léchaient les orteils, de saisissement la lune attrapa la jaunisse et voici tout ce qui subsistait des citadelles et des joyaux : un désert de pépites mortes. Adham se sent floué et songe à réclamer justice. Mais auprès de qui ? Quel tribunal se dresse-t-il encore vaillant sur ses piliers de granit, pour enregistrer sa plainte et lui faire obtenir réparation ? Futile espérance car, à moins que le Seigneur des mondes, ne recrée le Jardin tout plaisir lui serait interdit : il n'y a pas chance